Une tête de...

Ecrire sur l'éxil et la migration

Par Sarah Bourget*

» Que se passe-t-il dans la tête de quelqu'un à qui on demande plusieurs fois par jour quelles sont ses origines ? Dans son essai intitulé *Une tête de…*, Sarah Bourget tente d'expliquer ce qu'elle ressent, quand, comme beaucoup d'autres, elle doit se justifier sur son origine, son apparence différente, son identité. Sarah Bourget, qui a participé aux trois phases du projet, a choisi de mettre par écrit ses réflexions sur une question à laquelle elle est en permanence confrontée

« D'où viens-tu ? » « Quelles sont tes origines ? » « Et tes parents? Ils sont quoi ? »

Je suis Française. Mon père est né en Loire-Atlantique et ma mère en Vendée. Comme mes grands-parents avant eux, ainsi que mes arrière-grands-parents.

Pourtant, il est rare qu'on ne me pose pas ces questions, parce que je n'ai pas une « tête de française ». Et si je demande pourquoi, on me répond facilement que je suis quand même très « typée ». Selon le Larousse, « typé » signifie que l'on présente nettement les caractères de son type. Et un « type » représente l'ensemble des caractères physiques qui

Le projet « Une autre perspective »

Les habitants des pays occidentaux sont quotidiennement en réception d'images, de discours et de pensées sur le monde arabe véhiculés par les médias, construits par une histoire et des enjeux politiques. Les imaginaires sur cette partie du monde sont pétris de stéréotypes et de préjugés renvoyant notamment à une certaine vision de l'islam, une vision de femmes opprimées, de guerres de religions et de guerres civiles, de réfugié-es errant sur les routes... Même si certains de ces clichés sont fondés sur du réel, il existe un vrai danger de simplification de la lecture et de l'analyse des situations rapportées.

En 2017, trois associations (*Tabadol* à Lyon en France, *bapob* (Groupe de travail berlinois pour l'éducation à la citoyenneté) à Berlin, en Allemagne, et *Mashallah News*, une plateforme médiatique qui couvre l'actualité du Moyen-Orient, basée à Beyrouth au Liban), ont décidé d'inviter des jeunes journalistes de ces trois pays à trouver « une autre perspective » pour écrire sur l'exil et la migration, à déconstruire les préjugés, et à produire un travail journalistique engagé en faveur de la diversité et de la justice sociale.

Dans le cadre de ce projet intitulé *Une autre perspective, écrire sur l'exil et la migration* (http://www.tabadol.org/archives/1007-rencontre-internationale-de-jeunes-une-autre-perspective-ecrire-sur-lexil-et-la-migration), ces jeunes journalistes se sont rencontrés en avril 2017 à Zahlé au Liban, en août 2017 à Berlin, en Allemagne et à Lyon, en France en janvier 2018.

C'est au cours de cette dernière phase que Sarah Bourget et Joudy El-Asmar ont publié les deux textes suivants : *Une tête de...*, et *Politique migratoire : l'idéal migratoire confronté au réel.*

Audrey Parmentier

* Sarah Bourget a obtenu un BTS en communication en 2015. Elle est passionnée par l'écriture et les voyages. Cet article a été publié pour la première fois le 20 janvier 2018 sur le site wejhat abrité par *Mashallah News* : https://wejhat.mashallahnews.com/une-tete-de/

distinguent les groupes humains les uns des autres. Pourtant, j'ai le sentiment que typé correspond à un certain « typé », d'ailleurs, le *Larousse* donne comme exemple: Une femme brune très typée. Pour une femme rousse, j'imagine qu'il faudrait préciser. Par exemple: Une femme rousse typée irlandaise.

C'est ici que tout devient flou dans ma tête.

Quel est mon type?

On m'a déjà attribué de nombreuses origines : argentine, espagnole, italienne, marocaine, algérienne, tunisienne, égyptienne, libanaise, israélienne, iranienne, pakistanaise, chinoise, indienne...

Je suis française et pourtant j'ai l'impression que le monde entier veut que j'appartienne à d'autres cultures. Finalement, je crois que je pourrais les remercier, ils m'ont rendue curieuse. Et puis cette tête de non-française me permet de passer inaperçue dans beaucoup de pays.

Il y a quelque mois, en allant acheter du pain barberi à Berlin, le vendeur de la boulangerie me demande d'où je viens. Je lui réponds que je suis française, de France. (Il faut toujours préciser pour éviter les questions insistantes et trop personnelles). Il m'affirme que non, que je suis iranienne. Il m'offre mon pain et propose de m'aider pour un futur déménagement.

Une anecdote parmi tant d'autres.

Mais, dans mon propre pays, on m'oblige à m'excuser. Je peux voir dans certains regards que l'on se pose des questions. « Pourquoi ne veut-elle pas avouer d'où elle vient? » Une personne que je venais à peine de rencontrer m'a dit un jour avec compassion : « Tu ne devrais pas avoir honte de tes origines !

Mon visage est apparemment une preuve irréfutable. Il n'appartient pas à la France. Et pourtant. Face à tant de certitudes, j'en viens moi-même à douter de mon appartenance réelle à ce pays. Je ne sais pas vraiment à quoi doit ressembler une « tête de française », mais j'ai bien compris qu'elle ne ressemblait pas à la mienne. Je ne suis malheureusement pas étrangère à ce pays non plus et d'une certaine manière, cela me pousse à m'approprier tous les autres.

Mais suis-je la seule que ces questions dérangent?

*

Après 15 années passées en Europe, Angela vit maintenant au Liban où les gens ne lui posent plus la question. Et c'est reposant. Il est évident qu'elle est Libanaise. Mais pour elle, c'est une question agaçante car : « on te renvoie toujours au fait que tu n'es pas complètement française. »

Ounsi, qui partage son temps entre la France, la Belgique et le Moyen-Orient, est aussi fatigué d'entendre cette question parce qu'il faut sans cesse se répéter. Mais ce qui est réellement dérangeant c'est d'être catégorisé. A Bruxelles, les gens veulent savoir s'il est français. Aux Emirats, à quelle communauté il appartient. En France, on lui pose surtout la question à cause de sa « tête » ou quand on entend son nom.

Sarag se sent frustrée quand elle entend cette question qu'on lui pose trop souvent. « Why does it matter? » (« Pourquoi est ce que cela a de l'importance ? »). Elle vit à Beyrouth et comme elle a des yeux bleus, on pense qu'elle est européenne. Quand elle choisit de dire qu'elle est arménienne, les gens pensent pouvoir en déduire sa religion et ses opinions politiques. Ils la mettent dans « une boîte » comme elle le dit elle-même.

Elodie vient d'une région qu'elle n'aime pas vraiment. Elle se sent obligée de se justifier, d'expliquer qu'elle est différente de l'image que l'on colle aux personnes venant de cette partie de la France. Qu'elle ne veut pas être associée à ces clichés et être, elle aussi, « mise dans une case ». Si, par malchance, nous n'arrivons pas à énoncer clairement une identité, d'autres s'en chargent grâce à des grilles culturelles bien éprouvées.

A l'inverse, Rayan qui vit à Saïda au Liban, éprouve le besoin de dire d'où elle vient et elle apprécie qu'on lui pose la question. Elle souhaite montrer qu'elle ne ressemble pas à l'image stéréotypée des Palestiniens que l'on peut voir dans les médias, qu'elle est palestinienne et fière de l'être, qu'elle travaille, qu'elle est intelligente et talentueuse, qu'elle n'est pas fanatique, qu'elle a une vie normale... Pourtant, cela l'attriste quand on lui pose la question car les gens sont surpris d'entendre qu'elle est palestinienne : elle n'a ni la « tête », ni l'accent de sa nationalité.

Au Moyen-Orient on interroge souvent Julia sur sa peau blanche et de ses yeux clairs. Elle aime partager ses expériences, apprécie que les gens s'intéressent à son pays d'origine, l'Allemagne, et à sa culture.

Armin vit à Hanovre. En Allemagne, on lui demande rarement d'où il vient.

Wael habite à Berlin. Comme Armin, il n'est pas souvent confronté à ces questions mais quand cela arrive il fait attention à sa réponse : « Si je suis en train de débattre avec quelqu'un et qu'il me demande d'où je viens je n'ai pas vraiment envie de répondre, parce que j'ai le sentiment qu'il veut le savoir pour l'utiliser contre moi et me coller une étiquette. Mais si quelqu'un pose la question spontanément, je peux répondre sans problème. En fait, je peux être fier de répondre que je suis syrien pour sortir des clichés, de montrer que je fais quelque chose de bien. Pourtant, je ne comprends pas pourquoi on me pose la question. Je fais ce que je fais parce que je suis Wael et non pas parce que je suis syrien, palestinien, français, allemand... Peu importe! »

Après 18 ans passés en Allemagne, Audrey ne supporte plus qu'on lui pose cette question dès qu'on entend son accent français. La question suivante est souvent : « Pourquoi es-tu venue en Allemagne? » Et c'est une question qui implique une réponse trop personnelle.

*

Après avoir écouté chacune de ces personnes, je m'aperçois que nos têtes ne sont pas les seules mises en cause. Il est peut-être plus facile de fonctionner avec des schémas pré-construits que d'essayer d'écouter, de comprendre et de connaitre la personne qui nous fait face.

Dans un monde fait de frontières et de limites, c'est une obligation d'affirmer notre place dans la société, elle doit être précisément définie et encadrée. Si, par malchance, nous n'arrivons pas à énoncer clairement une identité, d'autres s'en chargent grâce à des grilles culturelles bien éprouvées.

« Je me sens libanaise et française. Pour autant, ce ne sont pas des choses qui se superposent mais qui créent une nouvelle identité. » Cette phrase d'Angela illustre bien notre propre difficulté à nous « caser » et à nous définir suivant un critère unique.

Le rapport que l'on entretient avec notre propre identité est souvent complexe et vacille entre une réalité juridique, notre héritage familial, et des préjugés qui nous enferment dans des identités prédéfinies et assignées.

Peut-être pourrions nous faire preuve d'originalité et commencer à réfléchir à une manière différente de nous aborder les un.e.s les autres?

« D'où viens-tu ? »

» Sarah Bourget a beaucoup voyagé elle-même et a vécu dans de nombreux endroits différents. La migration a façonné sa vie – la migration a-t-elle aussi changé sa conception de ce foyer, cet endroit où elle se sent chez elle ? Audrey Parmentier a voulu en savoir plus sur ce qui était important pour l'auteure.

Qu'est-ce qui vous a déterminé à écrire ce texte? Que cherchiez-vous à montrer ?

Je crois que ce que je voulais montrer est la facilité qu'on a à mettre les gens dans des cases et des catégories. A croire que les premières questions que l'on pose à une personne que l'on ne connait pas encore, sont uniquement des questions qui vont nous permettre de catégoriser la personne.Il n'y a pas de nuances, de peut-être ou de bénéfice du doute. Il faut appartenir à un groupe.

On préfère se fier à nos yeux qu'à nos oreilles. L'image que nous renvoie une personne est une vérité donc nous n'avons plus à écouter ce que les gens ont à dire. Et l'impact que cela a sur nous. Pour ma part, on croit souvent que je mens lorsque je dis que je n'ai pas d'origine. Encore la semaine dernière on m'a dit : « en vrai, on parie, je t'achète un test ADN, tu seras aussi française qu'une Algérienne! ». A force d'entendre que tu ne peux pas être française, je pense qu'on finit par le croire et par faire partie de la catégorie dans laquelle les gens nous mettent. L'impact des gens, l'image que les gens ont de nous forme ce que nous sommes.

Votre texte évoque cette question qui revient en permanence « D'où viens-tu? »: pourquoi est-ce qu'elle est si importante alors qu'un tiers des jeunes Français viennent de familles qui ont immigré?

C'est peut-être justement parce qu'un tiers des jeunes Français viennent de familles qui ont immigré que la question est importante. L'immigration fait partie de notre histoire et c'est encore un sujet qui alimente toutes les campagnes politiques.

C'est un sujet qui divise la société. Pour ou contre l'immigration, pour ou contre le port du voile, le porc à la cantine..., etc.

Si l'on est d'origine suédoise ou anglaise, j'ai le sentiment que ce n'est pas très intéressant pour les gens, pas assez orientale finalement, et puis c'est vrai que les Scandinaves ne font pas souvent la couverture des journaux. Quand on est « typé », en France, on t'associe facilement à toute une histoire : la colonisation, les banlieues, l'islam… . Et je ne pense pas exagérer. On me demande souvent si je suis musulmane. Je pense que la seule raison qui puisse amener cette question est définitivement ma couleur de cheveux ou de peau. Et je crois qu'elle intéresse particulièrement les gens parce que être musulmane leur permettrait de me mettre dans une case qui donne matière à polémiquer. Parce qu'on nous fait bien comprendre qu'être musulman, c'est être réellement différent.

Pouvez-vous faire une comparaison avec l'Allemagne : est-ce que l'on vous a posé cette question aussi en Allemagne ? Est-ce que l'approche est différente ?

Les choses ont été différentes pour moi en Allemagne. Mais pour différentes raisons je pense. La première est que je vivais à Berlin qui est une ville extrêmement cosmopolite. Et où les gens sont, je pen-

se, plus ouverts et plus tolérants qu'ailleurs. Berlin c'est un peu la ville où tout est admis et tolérable. La seconde est que je suis française et que je parle allemand avec un accent français. Pour un Allemand, entendre mon accent suffit. Je suis française, j'appartiens au groupe des Français.

Je n'ai qu'un souvenir désagréable d'un client dans le café où je travaillais qui voulait absolument que je sois tunisienne. C'était désagréable parce qu'il avait pris son petit air hautain et méprisant de l'homme supérieur qui me prend un peu pour une débile et pense que je ne comprends pas sa question. Mais pour le coup ça m'avait vraiment donné l'impression que la question des origines, moi et « ma tête de typée », c'était moins importante en Allemagne.

Finalement ce qui est bien à l'étranger c'est que, d'une manière générale quand je dis que je suis française on ne m'embête pas trop. Je veux dire, l'une des premières questions que l'on me pose est encore « tu viens d'où ? », mais quand je dis que je suis française, la réponse suffit.

Et puis je viens du vieux continent, on m'imagine comme une fille libre, indépendante et romantique avec un « really cute accent ». Je suis associée à la Tour Eiffel, aux grands couturiers, à une gastronomie de qualité, à la Révolution, aux pays des droits de l'homme et du citoyen... C'est plutôt sympa. Faux. Mais sympa.

En Allemagne, on aime bien les Français, amitié franco-allemande oblige. Nos deux Etats ont fait beaucoup pour que nos deux nations s'apprécient. On apprend le français à l'école en Allemagne, et on apprend l'allemand en France. L'Allemagne et sa culture nous est de fait moins étrangère. En Allemagne et en Suisse, j'ai l'impression que la question destinée à catégoriser la personne est plutôt : « tu fais quoi dans la vie? »

Mais pour avoir discuté avec des amis turcs, ils n'ont pas le même discours que moi. Eux ressentent une vraie discrimination et une vraie catégorisation vis à vis de leurs origines. J'imagine que l'histoire de l'Allemagne avec la Turquie joue un rôle important dans les relations que les gens entretiennent les uns avec les autres.

Pouvez-vous retracer votre parcours de migration: est-ce qu'une nouvelle identité se crée quand on migre?

J'ai vécu en France jusqu'à mes 23 ans. Puis je suis partie vivre un an à Melbourne, puis un an à Berlin, j'ai passé 4 mois au Liban, 1 mois au Etats-Unis et je suis actuellement en Suisse pour 5 mois. Sur le plan personnel, je crois que vivre dans un autre pays permet d'évoluer, de se renouveler, de se permettre des choses qu'on n'aurait pas osées ou pas pu se permettre.

J'ai pendant longtemps été la fille timide qui avait un peu peur des gens etc… Quand tout le monde vous rappelle que vous êtes comme ça, il est difficile de changer. Mais dans un pays où personne ne vous connait, vous pouvez être qui vous voulez.

La seule limite pourrait être le langage. Je ne m'exprime évidemment pas de la même manière en français qu'en anglais ou en allemand. Et cela influe sur l'image que les gens ont de toi, parce que tu es moins drôle, moins intéressante. Mais cela limite aussi qui tu es réellement. Tu ne peux pas interagir avec les autres de la même manière.

Ce n'est pas tant que je me sens différente dans un autre pays mais c'est assez drôle de voir que ce qui

© Sarah Bourget

Sarah Bourget

est un atout dans un pays ne l'est pas forcément dans l'autre. Au Liban, avoir des cheveux noirs et une peau foncée, c'est plutôt un atout parce qu'on me fait confiance plus facilement, j'ai « une bonne tête ». Ce qui n'est pas forcément vrai en France. En Allemagne on trouve mon parcours intéressant et on va plutôt m'encourager. Ce qui n'est absolument pas vrai en Suisse où l'on va plutôt me prendre pour une fille stupide et perdue. Je ne suis pas différente, mais on va me faire sentir différente. C'est les gens qui vont me donner ma place quelques part. Honnêtement, il m'est plus facile de vivre à Berlin, ou à Beyrouth, qu'à Paris ou Lausanne.

Qu'est-ce que la « Heimat » pour vous ? Où est votre « Heimat » ?

La « Heimat », je pense que c'est l'endroit où je me sens chez moi. Je n'ai pas vraiment d'endroit où je ne me sente pas chez moi, mais il y a des endroits où je préfère vivre. Ce sont les gens qui comptent, pas les endroits. Par exemple, de toutes les villes que j'ai vues, je ne pense pas que Beyrouth ou Berlin soit les plus belles à proprement parler, mais elles sont mes préférées parce que j'y ai fait des rencontres incroyables. Je pense que se sont vraiment les gens qui me font me sentir plus ou moins chez moi. Mais je sais que je n'ai pas plus d'attachement à la France sous prétexte que je suis née là-bas.

Pour vous, qu'est-ce qui caractériserait une société où la diversité serait acceptée? Comment les gens se comporteraient-ils les uns envers les autres?

Je pense que la discussion et le partage sont des facteurs très important. Dans beaucoup de sociétés on peut constater que les gens ont peur les uns des autres parce qu'ils ne se connaissent pas. Je pense qu'être curieux, avoir un réel intérêt pour les gens qui nous entourent pourrait être un début. C'est quelque chose que l'on devrait apprendre aux enfants en cours de récréation : ne pas rejeter l'autre sur des « on dit que... ».

Je crois que toutes les questions personnelles (que fais-tu dans la vie? D'où viens-tu? Que font tes parents? Où as-tu étudié? Quelle est ta religion? Que viens-tu faire dans ce pays?...) peuvent être posées si elles partent d'une volonté d'apprendre à connaitre la personne en face de soi, de connaitre peut-être sa culture, son héritage. Si les questions posées servent à catégoriser, juger, classer, placer les gens, alors autant s'abstenir. Autant parler de foot, de philosophie, de politique..., il y aura matière à polémiquer, à juger sur de vrais opinions.

C'est assez intéressant en fait de voir que dans nos sociétés, les premières questions que l'on pose à un inconnu sont souvent des questions qui impliquent des réponses très personnelles.

Je crois qu'il est normal d'être divisé autour d'idées, mais anormal d'être divisé sur des caractéristiques physiques, socioculturelles, ou socioéconomiques.